

UNE POETIQUE ASSUMÉE
RENCONTRE AVEC LAURENT POLIQUIN

Professeur, directeur de garderie, écrivain engagé... Laurent Poliquin est aussi, et avant tout, un poète accompli, enrichi par la maturité. Sur toutes les facettes de son activité, il se confie sans fard, animé par une foi inébranlable en son art et dans l'existence.

Perrine Foucault : D'où vous est venu le goût d'écrire ?

Laurent Poliquin : *Je ne suis pas toujours convaincu que j'aime vraiment écrire. Il y a une part d'effort dans l'acte d'écrire, et qui dit effort dit souffrance. Autant, l'écriture procure une liberté et un sentiment de délivrance, autant cela est exigeant. Au fond, je crois qu'écrire émane d'une sorte de pulsion de la nécessité. C'est lorsque vous n'avez plus le choix que l'écriture s'impose. Ce n'est ni un jeu ni un vulgaire plaisir. Dans les faits, très tôt sur les bancs d'école, je voyais bien que mes textes reflétaient quelque chose. Ils avaient du style ou un souffle que certains professeurs ont voulu étouffer, et pourtant on pouvait y déceler une voix. Aujourd'hui, je peux quand même avouer mon obsession de la littérature. Pour moi, elle est une grande amie. Dans des moments difficiles, les livres sont présents comme des frères ; l'écriture est en quelque sorte la part d'écoute de la littérature. C'est toujours le meilleur conseil que je donne aux dépressifs : écrivez ! D'ailleurs, ça me rappelle une librairie dans laquelle j'ai souvent bouquiné, rue Williams à Trois-Rivières, dont les profits étaient versés à un organisme dédié à la prévention au suicide. On l'appelait amicalement la « librairie des suicidés. »*

PF : Le travail d'enseignant et d'éditeur a-t-il influencé votre écriture ?

LP : *Difficile à dire. Ce sont des expériences relationnelles enrichissantes et humaines. Mon travail d'éditeur a sans doute contribué à professionnaliser mon travail d'écrivain. Les études, les rencontres, les lectures et surtout le goût de révolutionner à sa façon (et avec beaucoup de modestie) la littérature sont déterminantes. J'aime les paroles de Maurice Blanchot : « Tout écrivain qui se mettant à écrire ne se dit pas "je suis la révolution", en fait n'est pas en train d'écrire. » Cela ne veut pas dire que la révolution se trouve dans chaque œuvre, au détour de chaque page, mais l'intention de départ n'est pas la redite, mais l'expression la plus personnelle, la plus près de soi, et sans tricher de ce que l'expérience humaine vient nous apprendre par et dans les mots.*

PF : Il y a des écrivains pour qui leur travail est puisé à la source d'une souffrance. Les exemples à travers l'histoire littéraire sont nombreux ; on a qu'à penser au courant de poètes maudits de Rimbaud, Nerval ou Baudelaire. Est-ce aussi votre cas ?

LP : *La poésie s'inscrit dans le réel, ce que Novalis appelait « le réel absolu ». Il ne serait donc pas étonnant de retrouver des poèmes issus de veilles épuisantes ou des moments d'angoisse. La poésie n'est pas un jeu littéraire qui s'accomplit à partir d'un manuel de recette. C'est tout le danger, par ailleurs. Elle n'a pas toujours à provenir d'une torture mentale, mais le poète n'est pas une machine à laver dans lequel on insère des mots et des effets pour « faire poème ». L'impropriété sémantique ne crée pas le poème, ni les airs de dignité que la poésie se donne parfois. Il y a codage ou une maîtrise du langage qu'utilise l'écrivain, c'est évident. Mais des mots pour des mots, des*

images pour des images, sans ancrage dans une certaine forme de transcendance du réel peuvent peut-être réussir à faire de la prose découpée en poème, mais pas un poème au sens où je l'entends. La poésie est la vision d'un état. Rimbaud avait vu juste en disant que le poète doit se faire « voyant ». Et quand je dis « danger », je pense aussi aux désirs des poètes de faire poétique à tout prix. Alors que le meilleur roman se détourne du romanesque et le meilleur théâtre gomme sa théâtralité, le meilleur poème se situe souvent en marge du poétique, il marche « à côté » pour citer Saint-Denys Garneau.

PF : Votre style fourmille de choses inattendues et de trouvailles. Quelle est votre formation ? Y a-t-il des enseignants qui vous ont influencé ?

LP : *Quand est venu le temps de choisir une formation à la fin de mes études secondaires, plusieurs possibilités s'offraient à moi. Quoiqu'avec les années, j'ai aussi fait des constats sociaux et j'ai mieux compris les déterminismes de mon milieu social et économique qui auraient pu m'amener dans une tout autre direction. Peu importe, le théâtre, les communications et le droit m'attiraient, mais des rencontres ont permis de remettre en question en partie ces choix, dont celle du philosophe Alexis Klimov. Je me souviens d'une conférence prononcée au Collège Laflèche de Trois-Rivières au milieu des années 1990, alors que le professeur Klimov saupoudrait son discours de « comme avec lu », « comme vous savez ». Il parlait vraiment de textes qu'on aurait dû lire, tels la Bible, la Divine comédie, Shakespeare. On s'aperçoit assez rapidement des trous béants du savoir que l'on ne possède pas. « Non, je n'avais pas lu. Non je ne savais pas. » Quelle frustration ! La frustration de l'ignorance : c'est ce qui m'a touché et guidé. Du coup, je voulais tout lire. Dès qu'un auteur me tombait entre les mains, je voulais traverser son œuvre d'un trait. Camus, Sartre,*

Hermann Hesse, Kierkegaard, Cioran, Artaud, Rilke ont fait partie de mes premières lectures. Et puis, je faisais des découvertes d'auteurs oubliés : Maeterlinck, Max Jacob, Paul Léautaud, Hermann Broch, et des plus connus : Kafka, Sophocle, Henri David Thoreau, Lautréamont, André Breton, Goethe, Yourcenar. Il fallait tout lire, ou du moins le plus possible, ce qui inclut des œuvres immenses, comme celle de Platon ou Molière. En poésie, j'apprenais par cœur des poèmes de Baudelaire et de Ronsard que je pourrais encore vous réciter. Et puis il y eut la poésie québécoise : Saint-Denys Garneau, Alain Grandbois, Gatién Lapointe, Gaston Miron. Au fond, cela s'appelle une formation. C'est le lot de tout étudiant en littérature. Rien de romanesque ou d'extraordinaire, je vous rassure. Mais c'est la philosophie dans la littérature qui m'attirait.

PF : Vous venez de publier à Paris un ouvrage magnifique, *Voyageur des interstices*. Parlez-nous de la genèse de ce projet.

LP : *Il s'agit vraiment d'une œuvre qui a été conçue dans un tout, d'où la belle fluidité de ton. Je rencontre parfois des écrivains qui retardent la publication de leur prochain livre puisqu'ils attendent d'accumuler suffisamment de poèmes pour les réunir. C'est tout le contraire ici. Le livre se présente un peu comme un grand poème, quoique rempli de discontinuités et de ruptures. Trois démarches se démarquent : la rencontre avec la nature, la recherche de maturité et la célébration de la muse féminine. Au fond, il s'agit d'une quête. Je cherche à m'émerveiller, mais aussi à comprendre le monde à partir du point de vue oblique du poète, de celui qui jette un regard là où on regarde peu, souvent à l'intérieur des méandres de sensations intérieures.*

PF : D'où vous est venu votre beau titre, *Voyageur des interstices*?

LP : *Je cueille souvent le titre de mes livres à même les textes que je suis en train d'écrire. Il me semblait que ce titre résumait bien la démarche, celle du voyage et celle du regard inusité. Sans compter qu'au Manitoba, on célèbre tous les hivers le Festival du Voyageur. Je ne serais pas surpris que des exégètes y perçoivent un lien culturel, une façon originale d'incarner cette figure historique du Canada.*

PF : Entamée en 2001, votre œuvre n'a sans doute pas toujours obtenu la visibilité qu'elle aurait dû susciter. Comment expliquer ce silence relatif dans une démarche poétique comme on en voit peu ?

LP : *Je rencontrais dernièrement un des libraires francophones de Winnipeg qui m'avouait qu'au Manitoba un succès de librairie est un livre vendu à trois exemplaires. Étonné, je lui ai rappelé qu'en 2008, lors d'une conférence présentée à l'Université de Winnipeg, il parlait plutôt de cinq exemplaires. Il m'a avoué que l'industrie du livre a beaucoup baissé au Manitoba. Vous vous imaginez sans doute à partir de cette statistique qui semble farfelue, mais qui est bien réelle, que l'écrivain francophone qui évolue au Manitoba est condamné à faire valoir son travail en marge d'une culture anglo-saxonne majoritaire qui n'est pas la sienne et qu'il est bien éloigné des centres de diffusion internationale de la littérature d'expression française, tels Paris ou Montréal. Au fond, je pourrais écrire en plein milieu de la brousse amazonienne que le retentissement des mes écrits serait peut-être le même. Dès qu'on a saisi cette distance d'avec le lectorat potentiel, où on l'accepte, où l'on se tait. Je crois que dans mon précédent recueil intitulé *De l'amuissement des certitudes* on trouve un poème qui essaie*

d'inventer le lecteur à défaut d'en avoir. Encore, cette semaine, les médias locaux soulignent les insuffisances catastrophiques en lecture des élèves francophones au Manitoba. Cela ne laisse guère présager un avenir meilleur pour l'agrandissement du bassin de lecteurs. Au fond, j'écris sans trop me torturer sur la question de la réception de mes textes. Bien que l'écrivain cherche à rencontrer son public à chaque livre, je me rassure en disant que la quantité ne fait pas la qualité. Vous savez, les écrivains français qui n'évoluent pas à Paris rencontrent aussi des difficultés à faire circuler leur œuvre. Je me désole tout de même, puisque trois exemplaires, c'est vraiment très peu. L'éditeur s'attend à plus, ne serait-ce qu'en imprimant 300 à 350 exemplaires d'un ouvrage. Comment voulez-vous construire une littérature, si le maillon le plus important de cette littérature postule son absence? Résultat : je continue de faire mon travail du mieux que je le peux. Cela veut aussi dire d'essayer d'aller rejoindre le lecteur à l'international à défaut d'en avoir suffisamment chez soi. Certains critiques peuvent interpréter le fait pour un Canadien français de publier en France comme la réaction du colonisé qui sent le besoin de se faire reconnaître par la mère patrie. Je préfère que mon travail, qui trouve un écho notamment à L'Harmattan, soit interprété comme un désir de présenter mon coin de pays sur la place du monde comme aurait dit Gaston Miron. Sans compter que depuis le mois de novembre 2017, j'ai acquis la nationalité française.

PF : Votre aisance à jouer avec les mots surprend. Comment vos livres se démarquent-ils dans le corpus de la poésie française si diversifié ? Votre éditeur y est-il pour quelque chose ?

LP : *Au fond, l'écrivain se retrouve souvent seul face à lui-même devant ses textes, du moins c'est mon cas. Bien que je participe à divers cercles d'écrivains, quand vient le temps de*

coucher les mots sur le papier, il n'y a que l'artisan et sa matière brute. Il n'y a pas beaucoup de lecteurs qui viennent offrir leurs regards en amont d'une publication. Parfois, j'ai fait appel à des poètes de renom pour relire mes textes avant de les soumettre à l'éditeur, c'est généralement une bonne idée. Quant à l'éditeur, il apprécie, mais offre peu de changements. Il faut dire que je soumetts mes manuscrits alors qu'ils ont atteint leur maturité. Les comités des lectures évaluent et partagent leurs avis. J'avoue que je n'ai pas de tiroirs remplis de manuscrits refusés, mais si je devais me lancer dans un genre différent (le roman par exemple) ce serait une autre histoire. Je ne saurais vous dire si mes textes se démarquent, il y a tout de même une pléthore de poètes et j'en découvre toutes les semaines. Tenez, la semaine dernière j'ai pu apprécier le poète Scream, alias Sébastien Gaillard, un poète savoyard nouvellement installé au Canada. Sa maturité d'écriture surclasse bien des poètes de ce côté-ci de l'Atlantique. Enfin, comme chaque projet se présente indépendamment des autres, ma démarche littéraire évolue. Elle est passée par la sensualité, la spiritualité, le politique. Elle me reste difficile à circonscrire, les influences étant multiples : des poètes québécois dont Michel Garneau, Michel Beaulieu, Gilbert Langevin et des Français : Jude Stéfan, Christian Bobin, Henri Meschonnic, Yvon le Men.

PF : Comme beaucoup d'écrivains, il y eut d'abord des publications locales, au Manitoba en l'occurrence. Mais aujourd'hui, un éditeur parisien accueille vos textes, beaucoup plus exigeants. Comment vous organisez-vous afin de lui remettre des manuscrits, avec un agenda déjà chargé ?

LP : *C'est une question qui m'est souvent posée : la notion de temps. Comment trouver le temps d'écrire ? Parfois la vie vous prodigue ce temps (vous vous retrouvez sans emploi pendant*

quelques mois par exemple), parfois vous devez trouver ce temps vous-même, à la fin de la journée de travail, le weekend, la nuit ou tôt le matin. D'autres fois, le goût d'écrire est si fort que le temps d'écriture est grugé à même des occupations que vous délaisserez momentanément. Cela étant dit, je ne m'impose pas d'exigence de temps. Il m'a fallu quatre ans avant de publier Voyageur des interstices. L'important est que l'œuvre ait atteint sa maturité et que vous ayez l'impression que le tour du jardin est terminé. Il faut aussi accepter qu'au-delà du point final, l'imperfection existe toujours.

PF : Vous avez sans doute un rôle de mentorat à jouer auprès de la prochaine génération d'écrivain. Quel est le dynamisme de la relève littéraire au Manitoba ?

LP : *C'est le souhait de tout artisan de vouloir transmettre son savoir. Disons qu'au Manitoba et dans l'Ouest canadien en général, la relève se fait timide. Comme dans toute société, il y a plus d'étudiants en littérature que de véritables littéraires. On a accusé la méconnaissance de la langue française de la part de mes compatriotes pour expliquer leur désintérêt pour la chose écrite. La question reste complexe. Je suis d'ailleurs un grand lecteur de l'essai de François Paré, La littérature de l'exiguïté qui propose quelques pistes d'explications à ce sujet. En milieu minoritaire, la langue française n'est pas toujours attrayante pour une jeunesse bilingue qui subit les assauts culturels et économiques de la grande Amérique anglo-saxonne. Je crois aussi que les modèles langagiers, en l'occurrence les enseignants, sont aussi coupables du peu d'intérêt qu'ils portent à la qualité de la langue qu'ils utilisent. Vous aurez compris que le problème est structurel. Le ministre et sous-ministre adjoint de l'Éducation ne s'expriment pas en français, même s'ils ont le souci de garder cette langue vivante parmi la*

prochaine génération. Combien d'écoles d'immersion française sont gérées par des anglophones, combien d'enseignants de français enseignent cette langue sans même la parler ? Alors la relève littéraire vient souvent d'ailleurs, d'autres francophonies plus fortes, comme le Québec, l'Acadie, le Maghreb, la France ou encore Haïti. Ultimement, la littérature d'expression française de l'Ouest canadien esquisse un métissage unique dans la francophonie mondiale. Elle reste toutefois peu connue. En France, le professeur Marc Gontard de l'Université Rennes 2 s'en est fait l'exégète, et il existe un réseau mondial d'universitaires qui s'y intéressent, notamment en ce qui a trait à des auteurs de renom, tels Gabrielle Roy, Nancy Huston ou encore Ying Chen.

PF : Vous-même enseignez aujourd'hui...

LP : Je n'arrête pas d'enseigner, notamment à titre de chargé de cours à l'Université du Manitoba. Mais j'ai dû prendre du recul avec la position contractuelle du chargé de cours. Les gens le savent peu, mais même un chargé de cours qui travaillerait à plein temps ne pourrait vivre de son enseignement. J'ai donc dû diversifier mes activités. Je tire bien entendu des revenus d'écrivain (souvent supérieur à mon travail académique) et avec l'arrivée de mon troisième enfant j'ai démarré un service de garde. Je gère aussi un portefeuille immobilier. À la blague, je dis parfois jouer au « poète capitaliste », et pourtant mes valeurs humaines se situent à un tout autre spectre.

PF : En terminant, sans vouloir enfreindre le jardin secret de vos mots et de votre sphère privée, quelle force vous donne la foi dans votre vie ?

LP : C'est une belle et grande question. Disons que je m'indigne beaucoup, et ça me garde bien occupé, mais j'ai encore

beaucoup de faiblesses et de peur à surmonter. En ce moment, l'amour pour mes enfants dynamise une large part de cette force dont vous parlez. Je m'attache aussi à des plaisirs très simples en famille. Tous ces moments de partage m'émerveillent et me gardent vivant. Merci.

Paris, 8 mai 2018